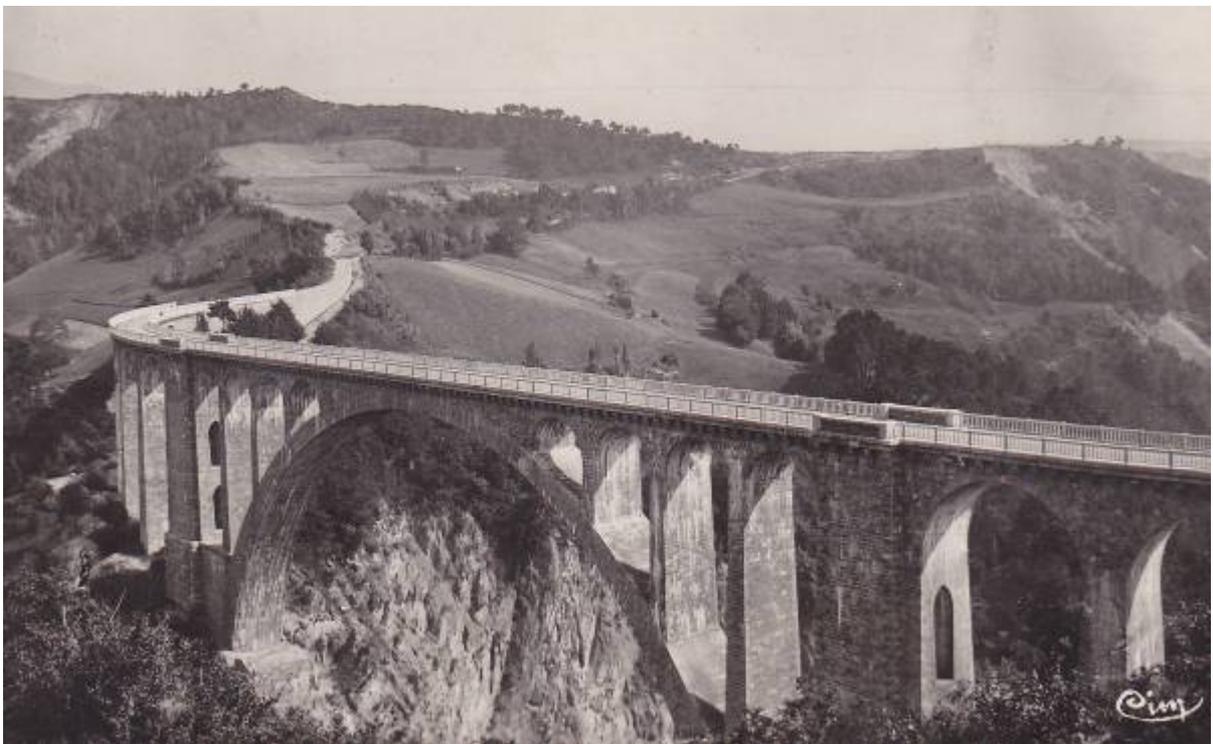


# La g@zette

*du Valbonnais*

*N° 69 – Septembre 2013*

Un « *gros lundi* » de l’an de grâce 1700...



*En 1700, le viaduc de la Roizonne n'existe pas : comment rallier le marché de La Mure ?*

Dans « Une encyclopédie locale La Mure d'Isère et ses environs-Corps-Mens-Valbonnais » de L. Caillet, parue en 1960, nous avons retrouvé l'atmosphère du célèbre marché murois qui a toujours drainé les quelques milliers d'âmes vivant dans les vallées du Valbonnais et celles de la Roizonne. Nous sommes vraisemblablement le lundi 13 décembre 1700 sous le règne du Roi Soleil, à la veille de la guerre de succession d'Espagne. C'est le jour du « gros lundi », le deuxième avant Noël : « *De très grand matin, par les nombreux chemins qui convergent vers La Mure, arrivent les gens de la campagne. C'est surtout par les Rampes et la Croix que l'affluence est la plus grande. Tout le Beaumont et la moitié du Valbonnais arrivent par là. Après avoir payé le péage du pont de Pontaut, la succession des caravanes entreprend la dure montée.* ». L. Caillet dans cette encyclopédie locale parue en 1960 nous décrit le chemin du retour en direction de l'Oisans : « *C'est alors la rude descente dans les terres éboulées et sur les pavés glissants des Rampes [...] Après le pont romain de Ponthaut où l'on paye le péage, il faut traverser un torrent de boue qui descend de la Combe Merdarelle et où l'on a vu disparaître des attelages entiers. La traversée de Malbuisson, pleine d'ornières, amène nos hommes au Pont du Prêtre. Ce pont est dans un triste état : quelques planches sur de longs troncs d'arbres. Celui de Lafayette n'est pas dans un meilleur état : souvent emporté, il oblige à rester sur la rive droite jusqu'au Pont Vieux.* »

### **Le pont romain de Ponthaut et son péage**

L'autre moitié du Valbonnais ne passait pas par Ponthaut, ni par les affreux raidillons de Garguette, ni par le périlleux pont du Prêtre, sis au Pas des Ayes, un pont sans garde fou, « *d'ailleurs si étroit qu'aucuns bestiaux couplés ni attelés ne peuvent y passer* » (L.Caillet-1925). Soixante treize ans plus tard, sa voûte fendue menace ruine. Et pourtant « *on venait au marché de La Mure, de près, avec un attelage de vaches, et de plus loin, à dos de mulets* » nous dit L.Caillet en précisant : « *En 1700, un cheval (de 9 ans) valait à La Mure 105 livres, une vache 30, une chèvre moins de 5.* » Mais revenons à Ponthaut (jadis on prononçait toujours Pontau !). Victor Miard dans « La Mure et la Matheysine à travers l'histoire » paru en 1965 nous montre encore « *... ce pont établi sur la Bonne, tout au fond d'une gorge étroite, et d'où la voie s'élevait, d'un côté et de l'autre, en de très fortes pentes* » et ce protectionnisme des Murois, tentant de museler la concurrence effrénée du Valbonnais : « *Comme en témoigne, en 1733, un état de la consistance du domaine du roi en Dauphiné, un péage fut longtemps établi [...] – du 9 septembre au 11 novembre chaque an – sur les marchandises et les bestiaux en provenance du Valbonnais* ». Mais où passe donc l'autre moitié du Valbonnais ? L'actuel pont sur la Roizonne n'existe pas. Alors Victor Miard nous renseigne :

### **Le petit pont de pierre du Rattier**

« *Pour éviter ce péage, on empruntait un petit pont de pierre qui, non loin, traversait la Roizonne avant que celle-ci ne se jette, en amont, dans la Bonne. Construit de temps immémorial et en ruine depuis une vingtaine d'années seulement, ce petit pont se situait au-dessous du château de Rattier, dont il portait le nom. Le chemin qui, par là, allait à La Mure, et que l'on suit encore sur une partie de son parcours, était alors aussi praticable que celui passant par Malbuisson et Ponthaut* ». La coutume ancestrale d'aller au marché de La Mure est alors attesté : « *Chaque lundi, quand, une fois la semaine, la capitale de la Matheysine, attirant à elle les populations des alentours et même des cantons environnants, devenait le*

*centre d'importantes transactions... » . Pendant près de six cent ans, le marché eut lieu exclusivement autour de la Halle et sa mesure en pierre pour les capacités. « Et ce n'est que devant l'importance, toujours plus grande, prise par ce dernier, quand il lui fut devenu impossible de se tenir tout entier sous la halle, que l'on vit se créer, sur certaines places, en divers carrefours, et même dans les rues, d'autres centres de vente, lesquels donnèrent à La Mure, avec le temps, son aspect si pittoresque du lundi, et tout particulièrement du **gros lundi**, le second précédant Noël, le plus important (1) ». Le renvoi de l'auteur au bas de la page 75 nous apprend que « La foire du **gros lundi** et celle du lundi de la semaine sainte furent des concessions du dauphin Humbert I<sup>er</sup>. A l'origine, le gros lundi était le dernier lundi du mois d'Août ». Aujourd'hui en ce lundi 13 décembre 1700, toute la région se rue vers La Mure et son gros lundi. Reprenons cette narration de L.Caillet :*

*Ce sont pêle-mêle les domestiques des deux sexes libérés ce jour-là, des charretiers, des cavaliers, des chaises à porteurs portées par deux chevaux, des paysans à la culotte attachée par une jarrettière rouge, et aux longues guêtres, poussant devant eux des vaches, des moutons, des chèvres...*

*Voici des femmes porteuses d'énormes feuilères retenues par un lien qui leur passe sur le front, laissant ainsi leurs mains libres pour porter des paniers. Cet apport de feuilères de feuilles de hêtre durera jusqu'en 1880 ;*

*Les caravanes s'engouffrent par la Porte de l'Eglise, et aussitôt chacun se hâte pour exposer ses marchandises :*

*Au « Breul » (à l'intérieur des remparts) : le bétail, cochons, chèvres... Il faut dire aussi que les porcs « couraient en liberté dans les rues ». L. Caillet a sagement recopié « Breul », le nom utilisé en 1700 que l'ancien français écrivait aussi *broil* ou *brueil* pour désigner sans doute un petit bois clôturé servant de réserve de gibier. Cinquante ans plus tard, en 1751, une carte de La Mure nous indique clairement la « rue du Breuil ». Breuil est resté un terme d'Eaux et Forêts désignant un bois taillis ou des buissons fermés de haies servant de retraite aux animaux. En 1700, dans la capitale de la Matheysine aux 160 clostriers (cloûtiers), on racontait sans doute qu'autrefois le Dauphin était venu chasser dans ce lieu.*

### **Le fromage de Laval dens affiné dans des grottes...**

*A la place du Beurre : le beurre, d'une belle couleur de jus de carotte, œufs, tommes, fromages de Laval dens. On imagine bien ces femmes de la campagne qui « venaient à pied de 10 km à la ronde, un lourd panier à chaque bras [...], debout, par tous les temps, un panier sur le ventre. ». Lucette Félix-Mallet dans son ouvrage déjà cité nous parle de ce bleu sorti des grottes d'altitude dont Laval dens faisait tout un fromage, tant apprécié pour sa belle croûte rouge. Elle ajoute qu'à Laval dens « On bat le beurre le samedi ou le dimanche afin de pouvoir le vendre bien frais le lundi à La Mure » en précisant que « Longtemps, chacun s'en alla à pied, vendre sur le marché de la Mure. » Mais retrouvons le récit cocasse de L. Caillet. Des plaisanteries, patoises d'abord, puis plus mordantes, le ton montait souvent à cause des : « acheteurs qui, pour goûter le beurre, prélevaient avec leur index une dîme un peu trop forte sur chaque motte » ou de quelques subterfuges de la vendeuse qui « mettait de la graisse de porc au milieu des mottes ; parfois une carotte ou une malencontreuse pierre s'y était fourvoyée, on ne sait comment. Et alors, c'était la bagarre, les paniers étaient renversés... »*

*Dans la Rue Magdeleine, en bas, près de la « pierre à huile », les huiles de noix et de fâines, tourteaux, et, en montant : fil de chanvre, filasse et chènevottes, cordes, fil de lin ..., miel de Beaumont, et les « hortolages » (surtout pois, choux, raves, oignons, carottes, courges).*

## Les noix et les châtaignes de Valbonnais, bien gaulées...

*A la halle : tous les « blés », c'est-à-dire le froment du Trièves et de Carpentras, l'épeautre, le seigle, l'avoine, l'orge, même le blé noir ou sarrasin ; les noix et châtaignes de Valbonnais, des glands dont la farine sert à faire lever le pain, volailles, poissons des lacs, toiles (droguet)... [ On dit que l'hiver 1709 fera périr les châtaigniers de l'Oisans.]*

*Les bêtes d'attelage sont logées dans les grandes écuries des particuliers ; elles ont apporté pour leur repas, attachés à leur collier, une brassée de foin ou un picotin d'avoine.*

*Le long de la Grande-Rue, quelques forains dressent leur étalage (leur banc comme on dit à La Mure). Les boutiquiers ont rabattu leurs volets et y exposent quelques-unes de leurs marchandises.*



En l'an 1700, il y avait beaucoup de châtaignes et de noix dans la vallée fertile de Valbonnais. On exportait donc cette production sur le marché de La Mure, fondé au 14<sup>e</sup> siècle...



L'intérieur des boutiques est sombre, à cause des étages surplombants, des toits de chaume et des « vitres » de papier huilé. Quelques enseignes : grosse botte, énorme chapeau en tôle et les bocaux aux noms latins de l'apothicaire... Churrugien, coupeur de pierres, antiquaire, blanchier, courdonniers, cardeur, tailleurs d'habits. Les cunillères, petits intervalles laissés entre les maisons, servaient de dépôts d'immondices, d'égouts, et sans doute de latrines à ciel ouvert.

*Dans tous les coins de rue, des mendiants estropiés ou aveugles, souvent simulateurs, implorent la pitié des passants et chantent des chansons langoureuses.*

*Un montreur d'ours, de marmottes, un charlatan au carrosse rouge et or, attirent la foule.*

On discute le prix des « benattes », seilles, vans et bondes pour le blé rue du Boeuf, des cruches, jarres, pots, rue Murette, ailleurs des cuivres rouges, des chandelles à mèche de coton et on fait un détour à la pâtisserie pour acheter pain d'épices, galettes de sarrasin et oublies.

*Les cabarets sont bondés. Bien qu'on n'y boive encore que du petit vin de pays, les paysans ont le verbe haut ;*

A midi les plus aisés se dirigent dans l'un des quatre « hostes » de la ville, les autres ont apporté leur dîner et le mangent dans les cabarets ou dehors.

*L'après-midi, les esprits sont surchauffés. Quelques bagarres se déchaînent. Les jeunes font « charru », bousculent tout le monde (se donnant le bras et en chantant dans les rues). En effet, le jour du « gros lundi » les domestiques de toute la région avaient congé. Leurs patrons, qui soignaient les bêtes ce jour là, leur avaient réglé leur gage la veille, ce qui rendait possible libations et banquet...*

## La belle châtaigne de Valbonnais ou cent marrons ...

*Et maintenant, c'est le départ. La femme cherche son homme dans les cabarets. C'est lui qui a l'argent du veau, des quelques setiers de « cocéal ». Il faut rentrer de jour, en groupes, pour ne pas être dévalisés au Ser de malissol ou à Garguette.*

En 1675, le lieutenant-général au gouvernement du Dauphiné avait écrit à Colbert : « *la plus grande partie des habitants de ladite province, n'ont vécu pendant l'hiver que de pain, de glands et de racines, et que présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres* ». Selon une enquête effectuée en 1700, les habitants sont réduits à la dernière misère, à la mendicité. « *L'année 1700 paraît avoir été à la Mure l'une des plus tristes ; les enfants mouraient comme des mouches ; on en enterrait un de moins de 10 ans tous les quatre ou cinq jours* ». Deux ans auparavant, une terrible famine en Matheysine avait sonné le glas dans les chaumières de l'avènement de l'enfant-roi ! Il faut dire qu'il n'est pas loin le temps où l'on considérait l'enfant comme le résultat du péché originel de ses parents, un être non réfléchi, un petit diable sans intelligence et d'instinct mauvais. D'ailleurs, Lucette Félix-Mallet nous rappelle la primauté de l'économie locale sur toute autre préoccupation sociale : « *Il y a bien longtemps que nous allons à La Mure au marché du lundi. Dès les premières décennies des années 1300, nos ancêtres durent s'y rendre, heureux de pouvoir, là, vendre leurs bêtes, et écouler une partie de leurs fromages, beurre, œufs...* ». On y partait à pied, la « *biasse* » sur l'épaule, nous dit Mme Félix-Mallet, plus tard dans des « *tombereaux "bien propres" réservés aux voyages à La Mure tirés par des petits ânes [...] Vinrent ensuite mulets, juments, chevaux, tirant voitures diverses* ». Qu'importe... pourvu qu'on ait l'ivresse ! aurait dit mon ami Alfred. D'ailleurs, comme en ce 13 décembre 1770, « *Les retours de La Mure constituaient souvent un spectacle haut en couleurs. De l'euphorie de cette journée d'évasion, les hommes, grisés par les palabres entre "pays", et le bon vin rouge, revenaient presque toujours la tête "embrumée"...* ». Retour en ce 13 décembre de l'An de grâce 1700 : ils sont partis au cœur de la nuit, depuis les vallées les plus reculées... amenant de l'eau au moulin du mercantilisme du grand Colbert. Il ignoraient pourtant que le contrôleur général des finances de Louis XIV avait un jour déclaré : « *L'art de l'imposition consiste à plumer l'oie pour obtenir le plus possible de plumes avec le moins possible de cris* ». En 1960, dans son encyclopédie locale, L. Caillet laisse sa plume nous relater l'histoire du marché de la capitale de la Matheysine, né au début du XIV<sup>e</sup> siècle : la maison du Marché, une halle « *assez longue et assez large pour que l'on puisse y tenir le marché, la boucherie, la grenette...* », du grain à moudre pour un petit gazetier passionné par l'histoire de ses aïeux.

Dans le vacarme assourdissant de ce gros lundi du mois de décembre 1700, nous avons reconnu quelques mots de patois valbonnetin :

*tsatané / châtaignier   tsatano / châtaigne   nuyé / noyer   nwi / noix   lato / gaule*

*trufo / pomme de terre   felo / feuilles séchées pour les bêtes   buru / beurre*

*frumadzu / fromage   vi / vin   kayu / porc   vatso / vache   makinu / maquignon*

« *katorzé tsatana, kizé co béuré : quatorze châtaignes, boire quinze coups* » écrivait

Marcelle Péry née Bernard-Brunel dans son étude sur le patois de Valbonnais (1943)

## En AOUT 1962 : devant la mairie de Valbonnais



*Photo Nicole Gaillard née Haase*



En haut de gauche à droite :

Michel Nicolas Guizon,  
Andrée Jacquet, Gérard  
Borel. Devant : Hamida  
Korbaa. Cette photo date  
d'Août 1962.

La photo du bas date sans  
doute de la même époque.

Au fond, de gauche à droite :

Gérard Borel, Michel  
Nicolas Guizon, Emile  
Fassin. Hamida Korbaa

Assis, de gauche à droite :

Christian Bernard Brunel,  
Patrick Bernard Brunel et  
René Jacquet.

# L'œil ALL Black : loir c'est ...



Un quatuor néo-zélandais a été accueilli à l'Ecurie, le gîte de nos amis Adèle et John Faulkner, à l'occasion du passage du Tour de France 2013 à Valbonnais, Entraigues, Le Périer, Chantelouve et le col d'Ornon, pour l'étape de la double escalade de l'Alpe d'Huez. Au cours d'un séjour merveilleux dans notre région, la photographe du groupe a saisi l'œil noir et saillant d'un loir, dans sa quête de fruits, écorces, noisettes, châtaignes, glands, faines, champignons, fleurs, insectes, avant d'affronter la longue période d'hibernation.